



HAL
open science

”Hhachish Indi”. Le poète Urbain entre Galland et Baudelaire

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. ”Hhachish Indi”. Le poète Urbain entre Galland et Baudelaire. Michel Levallois et Philippe Régner. Les saint-simoniens dans l’Algérie du XIXe siècle. Le combat du Français musulman Ismaïl Urbain, Riveneuve éditions, pp.385-398, 2016, 978-2-36013-404-5. halshs-01413824

HAL Id: halshs-01413824

<https://shs.hal.science/halshs-01413824>

Submitted on 25 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sarga MOUSSA
CNRS, UMR LIRE, Université de Lyon

« Hhachish Indi » : le poète Urbain entre Galland et Baudelaire

La production poétique d'Ismaÿl Urbain a été très peu étudiée jusqu'à présent, même parmi les spécialistes du saint-simonisme¹. Si elle n'est pas considérable, elle constitue néanmoins un corpus suffisamment important et cohérent pour qu'elle fasse l'objet d'une attention particulière. Tous les poèmes d'Urbain datent, semble-t-il, des années 1832 à 1835, c'est-à-dire, *grosso modo*, celles d'une tentative de mise en application des idées saint-simoniennes, que ce soit en France (les premiers poèmes sont datés de septembre et octobre 1832, époque de la retraite de Ménilmontant) ou en Égypte (c'est la très grande majorité des poèmes d'Urbain, qui séjourne dans ce pays près de trois ans, entre 1833 et 1836).

Ces poèmes n'ont été publiés qu'en 1993 par Philippe Régner, à la suite du journal de voyage d'Urbain, resté lui aussi inédit jusque-là².

Ils sont écrits soit en vers non rimés et sans régularité rythmique, soit, le plus fréquemment, en prose, celle-ci pouvant elle-même contenir des vers. Ils sont souvent précédés d'un exergue, qui renvoie à des sources très différentes, qu'il s'agisse de poètes romantiques comme Hugo et Lamartine, de saint-simoniens comme Reynaud ou Urbain lui-même, mais aussi (et cette dimension intertextuelle doit évidemment être soulignée) à des corpus orientaux comme l'Ancien Testament, les contes des *Mille et une Nuits* ou encore l'épopée préislamique d'*Antar*. Il y a donc un très grand éclectisme, à la fois temporel, géographique et culturel dans les références convoquées par les poèmes d'Urbain.

Est-ce à dire qu'on ne peut en dégager aucune logique ? Je pense qu'il faut au contraire considérer la propension comparatiste du poète comme le symptôme d'une tentative de donner corps, sur le plan proprement littéraire, au désir d'union entre l'Orient et l'Occident que les saint-simoniens n'ont cessé de manifester à l'époque de leur séjour en Égypte, que ce soit Émile Barrault, le Père Enfantin, ou Ismaÿl Urbain lui-même.

Dire l'expérience du hachisch

¹ Au premier rang desquels il faut citer Michel Levallois, auteur d'une monumentale biographie en deux volumes, *Ismaÿl Urbain, une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, et *Ismaÿl Urbain. Royaume arabe ou Algérie franco-musulmane ? 1848-1870*, Paris, Riveneuve, 2012. Voir par ailleurs le colloque fondateur de Sénanque, *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Magali Morsy (dir.), Aix-en-Provence, Édisud, 1989, et *L'Orientalisme des saint-simoniens*, Michel Levallois et Sarga Moussa (dir.), Paris, Maisonneuve et Larose, 2006. Voir enfin l'ouvrage indispensable de Philippe Régner, *Les Saint-Simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Amin F. Abdelnour / Banque de l'Union Européenne, 1989, ainsi que, du même auteur, un article important qui prend en compte les poèmes d'Urbain, « Entre deux mondes, entre deux races, entre deux sexes : la relation égyptienne de Thomas-Ismaÿl Urbain », dans Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012, p. 275-296.

² Nos références renverront à Ismaÿl Urbain, *Voyage d'Orient*, suivi de *Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, éd. Philippe Régner, Paris, L'Harmattan, 1993.

Pour illustrer cette idée, je m'attacherai à commenter un long poème en prose d'Urbain, « Hhachish Indi », daté du Caire, mars 1834. À cette époque, le jeune saint-simonien ne s'est pas encore converti à l'islam. En revanche, ce poème témoigne déjà, à sa façon, d'une volonté d'*être autre*, à quoi l'expérience de la drogue va contribuer. Car Urbain – son journal de voyage est tout à fait explicite sur ce point – a consommé de la drogue lors de son séjour en Égypte, et il indique de surcroît avoir envoyé à Duveyrier « un morceau [...] écrit sous l'influence du hhachis-indi³ ».

Le hachisch est le nom donné par les Arabes au chanvre, une plante originaire des contreforts himalayens, en Inde (d'où le titre du poème d'Urbain), mais cultivée en Haute-Égypte depuis des siècles⁴. Les Arabes, qui le connaissaient depuis le Moyen Âge, l'utilisaient à la fois comme médicament et comme stupéfiant. C'est à la suite de l'expédition de Bonaparte, semble-t-il, qu'il se répand en Europe. Un médecin comme René-Nicolas Desgenettes, qui accompagne Bonaparte dans son expédition d'Égypte, en ramène des échantillons en France en 1801. Des études médicales sur le hachisch commencent à paraître à la même époque, comme celle de Rouyer, dans la *Description de l'Égypte*⁵. Le médecin Aubert, qui se trouvait en Égypte au moment de la terrible épidémie de peste du printemps 1835, raconte comment, informé par le grand orientaliste Silvestre de Sacy de l'usage du hachisch chez les Arabes, il eut l'idée de l'appliquer comme traitement de cette maladie, non sans avoir préalablement essayé sur lui-même les effets de cette résine verdâtre, qui pouvait être soit mâchée, soit fumée :

Quelques jours après, je double la dose de ce sucre contenant le hachisch, et je me mets sur le divan, prenant le café pour développer les effets de la substance. J'étais à causer, lorsque je sens aux pieds une espèce de fourmillement et à la tête une compression qui se dissipe tout à coup ; il me semble avoir le crâne vide. J'éprouve alors des sensations particulières, tout m'apparaît sous une force nouvelle ; la figure de mon voisin me semble la plus grotesque possible, j'éclate de rire à son nez et ce rire continue près d'une heure, un rien le renouvelle ; pendant ce temps, les idées les plus bizarres et les plus diverses me passent dans la tête avec une étonnante rapidité, la raison maîtrisait bien de temps en temps les effets de la substance ; mais bientôt ils avaient le dessus. Du reste je ressentais un bien-être parfait ; aucune sensation douloureuse, le passé, le présent, l'avenir n'existaient plus. Il n'y avait plus pour moi que l'instant du moment, qui m'échappait encore. C'était le *dolce far niente* le plus complet, et toujours assez de conscience du *moi* pour en comprendre la jouissance ; puis tout se calma peu à peu, l'envie de dormir me prit. Toute la nuit ne fut qu'un agréable rêve⁶.

Mais Urbain n'a pas pu lire, au moment où il se trouvait en Égypte, ce récit de l'*Essai sur le hachisch* d'Aubert, publié en 1840, pas plus qu'il ne pouvait avoir connaissance de *Du hachisch et de l'aliénation mentale* (1845), l'ouvrage du célèbre médecin Moreau de Tours, lequel, à la suite d'un voyage en Orient, expérimenta lui aussi, avec un certain nombre

³ *Ibid.*, p. 70.

⁴ Voir Franz Rosenthal, *The Herb : Hashish Versus Medieval Muslim Society*, Leiden, Brill, 1971. Dans un article publié quelques années plus tard et intitulé « L'opium et le hhachich-hindi », Urbain donne des détails sur sa fabrication : « Le hhachich-hindi (herbe de l'Inde) se fait avec les tiges en fleur du chanvre mâle. On mélange avec le beurre, le suc de ces tiges, en les soumettant dans de l'eau à une cuisson de plusieurs heures. Cristallisé avec du sucre, il forme un bonbon délicieux auquel on peut donner à son gré, soit le goût de la pistache soit celui de la noisette ou de la rose. C'est ainsi préparé que le preneur de hhachich expérimenté (hhachach) aime à le manger » (*Revue Universelle*, 1838, t. II, p. 40).

⁵ Pierre-Charles Rouyer, « Notice sur les médicaments usuels des Égyptiens », dans *Description de l'Égypte*, éd. Edme-François Jomard, Paris, Imprimerie Impériale, t. I (« État moderne »), 1809, p. 217-232. Voir Xavier Riaud, *Napoléon I^{er} et ses médecins*, Paris, L'Harmattan, 2012, notamment p. 107-110 (« Desgenettes, Bonaparte et le haschisch »).

⁶ Louis Aubert-Roche, *De la peste ou typhus d'Orient. Documents et observations recueillis pendant les années 1834 à 1838, en Égypte, en Arabie [...], suivi d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste*, Paris, Rouvier, 1840, p. 212-213.

d'écrivains contemporains, les effets de cette drogue sur le système nerveux et sur la conscience – Gautier s'en souviendra dans sa nouvelle *Le Club des hachichins* (1846), Nerval dans l'« Histoire du calife Hakem », le deuxième récit fictif inséré dans son *Voyage en Orient* (1851), ou encore Baudelaire dans *Du vin et du hachich* (1851), puis dans *Le Poème du hachisch* (1860). En revanche, Urbain était parfaitement au courant des tentatives médicales contemporaines de soigner des pestiférés en leur faisant ingérer du hachisch, comme le révèle son article déjà mentionné⁷.

Il ressort de ce trop rapide parcours qu'Urbain, en écrivant « Hhachish Indi », en 1834, s'insère dans tout un contexte à la fois médical et littéraire, mais qu'il occupe aussi, dans cette histoire de l'introduction du hachisch comme thématique dans la littérature française, une position qu'on pourrait dire de précurseur méconnu. En décrivant les perturbations sensorielles causées par la consommation de cette drogue, il anticipe (mais avec d'autres objectifs, comme on le verra) sur la façon dont Baudelaire commentera les différents états par lesquels passe le consommateur de hachisch.

Le début de « Hhachish Indi » ressemble à une auto-observation clinique :

N'est-ce pas que mon front est pâle, et un peu jaune aussi ?... Il me semble que mes joues pendent, se détachent et tombent ?... Mes mâchoires sont désemboîtées et je ne puis ouvrir ou fermer la bouche sans craindre de la voir se détraquer. Haïeïï ! L'horrible bâillement !⁸.

Notons d'emblée quelques caractéristiques stylistiques de cet *incipit* : une ponctuation particulière, qui semble vouloir mimer l'intonation (points d'interrogation et d'exclamation) et le souffle (points de suspension), comme pour susciter un *effet de présence* en faisant entendre la voix du poète ; une formulation modale (« Il me semble que... ») traduisant la conscience d'une illusion possible, le passage de la certitude cartésienne au trouble perceptif ; enfin la métaphore d'un corps blessé (« mes mâchoires sont désemboîtées »), symptôme d'un *je* comme dédoublé et perdant la maîtrise de soi-même. Il y a donc bien un travail effectué sur la langue, une mise en forme de l'expérience du hachisch, qui contribue au caractère proprement poétique de ce texte. Notons enfin que bien avant Baudelaire, et même avant Aloysius Bertrand, qui passe, avec *Gaspard de la nuit* (1842), pour l'inventeur du poème en prose, Urbain expérimente avec « Hhachish Indi », comme avec d'autres textes poétiques écrits dans les années 1830⁹, un genre hybride permettant sans doute de concilier l'expression du *moi* lyrique et la narration d'une expérience (en l'occurrence celle de la drogue et de l'ailleurs).

Urbain décrit donc les perturbations sensorielles causées par l'absorption du hachisch. Après une phase euphorique sur laquelle on reviendra, le sujet plonge dans un état d'angoisse qui se traduit d'abord par le sentiment d'être plongé au milieu d'un champ de bataille (« Je vois des armées qui se choquent épouvantablement ; j'entends l'horrible hurlement du carnage...¹⁰ »), puis par une série de phases que Baudelaire décrira lui aussi, de manière précise, parfois en s'appuyant sur le témoignage d'autres personnes, comme dans *Les Paradis artificiels*. Ainsi en est-il du sentiment de froid, qui chez Urbain conduit à une rêverie morbide : « Un fantôme livide apparaît ! Sa vue me glace d'effroi. [...]. Si on allait porter

⁷ « Pendant la peste qui a désolé l'Égypte en 1835, un médecin a essayé de traiter les pestiférés par le café et le hachich. Il ne donnait ce nouveau spécifique qu'aux malades de la vie desquels on désespérait ; sur neuf soldats qui ont pris le hachich, cinq ont été sauvés » (« L'opium et le hachich-hindi », dans *Revue Universelle*, 1838, t. II, p. 48).

⁸ Urbain, « Hachish Indi », dans *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 273.

⁹ Daniel Lançon a pressenti l'intérêt de ce corpus lorsqu'il indique que les poèmes en prose d'Urbain « font partie d'une archéologie tout à fait unique pour l'époque » (*L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, p. 510).

¹⁰ Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 273.

mon cadavre sur la table d'un amphithéâtre...¹¹ » Baudelaire, lui, cite un « littéraire » (non identifié) qui écrivait : « Une légère fraîcheur s'était déjà manifestée au bout de mes doigts ; bientôt elle se transforma en un froid très vif [...] ; j'étais un morceau de glace pensant¹². » On pourrait poursuivre le parallèle entre les deux poètes dans cette petite phénoménologie de l'absorption du hachisch : l'un et l'autre parlent d'une *mélancolie* intime¹³, évoquent le sentiment de l'*infini*¹⁴, ou encore décrivent la déstabilisation du *moi*, mais aussi son envol imaginaire, sa métamorphose rêvée : « Je suis le soleil », écrit Urbain à la fin de son poème¹⁵ ; « l'oiseau qui plane au fond de l'azur *représente* d'abord l'immortelle envie de planer au-dessus des choses humaines ; mais déjà vous êtes l'oiseau lui-même », écrit Baudelaire¹⁶.

On reviendra sur ce désir ascensionnel, symptôme d'une libération de l'imaginaire également très présent dans « Hhachish Indi ». Notons pour le moment l'insistance des deux poètes sur la perception d'une *harmonie* nouvelle découlant de l'hallucination à laquelle est soumis le consommateur de hachisch. Certes, Baudelaire va plus loin qu'Urbain sur la question du mélange sensoriel (« Les sons se revêtent de couleurs, et les couleurs contiennent une musique¹⁷ ») – cette fusion des sens rappelant le célèbre poème « Correspondances » des *Fleurs du mal*. Mais Urbain, en comparant le sentiment euphorique du drogué au bonheur du passionné d'opéra (un art qui joue à la fois sur la vue et l'ouïe), n'est finalement pas très loin de Baudelaire, même s'il ne décrit pas encore une perception proprement cénesthésique :

Combien les couleurs se fondent l'une dans l'autre, s'unissent, se marient ! Vous avez quelquefois fermé les yeux pour écouter, à l'Opéra, une musique ravissante ; vous avez vu l'harmonie voler sur tout ce monde élégant ; [...]. Eh bien ! c'est cela que je vois, c'est cela que j'entends et cette fête est bien longue !¹⁸

Notons enfin que cette hypersensibilité du drogué à la musique est confirmée par Moreau de Tours, qui y consacra tout un chapitre de son essai¹⁹. On voit le lien étroit, presque consubstantiel, établi entre le hachisch et l'art, par des poètes qui ont fait le choix de consommer une drogue dont ils ont voulu expérimenter eux-mêmes l'effet sur l'imagination.

Exalter l'imagination orientalisante

Si Baudelaire, après l'avoir goûté, condamne finalement le hachisch en tant que substance qui exalterait *artificiellement* le potentiel imaginaire du poète tout en brisant sa volonté²⁰, Urbain, de son côté, voit dans l'accroissement des facultés de l'imagination par la drogue une promesse de bonheur terrestre *hic et nunc* – l'épigraphe de « Hhachish Indi », sans attribution, et dont on peut supposer qu'elle est de l'auteur lui-même, en témoigne : « Il y a

¹¹ *Ibid.*, p. 274.

¹² Charles Baudelaire, *Le Poème du hachisch*, dans *Les Paradis artificiels*, (1860), *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 417.

¹³ Urbain : « Ce fantôme, je le connais, il est de mes amis ; mais c'est bien là son voile changeant, c'est la mélancolie que j'aime tant » (« Hachish Indi », *op. cit.*, p. 274) ; Baudelaire : « Vous prêtez d'abord à l'arbre vos passions, votre désir ou votre mélancolie » (*Le Poème du hachisch*, *op. cit.*, p. 420).

¹⁴ Urbain : « À présent, de quelque côté que je tourne les yeux, je plonge en une immense profondeur sans limites... » (*op. cit.*, p. 274) ; Baudelaire (citant un « littéraire » inconnu) : « Cependant il me semblait que ce froid m'envahissait de plus en plus, au fur et à mesure de cet interminable voyage » (*op. cit.*, p. 417).

¹⁵ Urbain, *op. cit.*, p. 278.

¹⁶ Baudelaire, *op. cit.*, p. 420 ; souligné par l'auteur.

¹⁷ *Ibid.*, p. 419.

¹⁸ Urbain, « Hachish Indi », *op. cit.* p. 275.

¹⁹ Jacques-Joseph Moreau de Tours, *Du hachisch et de l'aliénation mentale* (1845), préface de Claude Olivenstein, Paris-Genève, Slatkine, 1980, p. 71-92.

²⁰ Voir la façon dont il conclut *Du vin et du hachisch* : « Le hachisch est inutile et dangereux » (Baudelaire, *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 397).

quelque chose au monde de plus délicieux que tous les paradis de vos prophètes. » D'autre part, alors que Baudelaire est hanté par le péché originel, qui jette un voile de pessimisme sur toute forme d'exaltation naïve des sens, Urbain, lui, ne semble retenu par aucun *surmoi* en ce qui concerne les plaisirs du corps, dont ses poèmes écrits en Égypte traitent de manière étonnamment libre – pensons à « Exaltation²¹ », écrit à la même époque que « Hhachish Indi ». Ajoutons enfin qu'au catholicisme angoissé de Baudelaire, il faut opposer la conversion d'Urbain à l'islam²² – une religion qui, précisément, ignore la notion de péché originel.

Bien entendu, cela ne signifie nullement que les musulmans aient moins de préceptes moraux que les chrétiens, notamment en ce qui concerne la sexualité. En réalité, l'Orient qui transparaît dans les poèmes d'Urbain est largement *informé* par des modèles littéraires, en particulier par un orientalisme « matérialiste » qui doit beaucoup à la traduction par Galland des contes des *Mille et une Nuits*, au début du XVIII^e siècle. Monde du plaisir sexuel démultiplié, grâce à la possibilité de la polygamie, cet Orient largement imaginaire, dont la tradition du conte libertin a procuré un certain nombre d'avatars (*Le Sopha* de Crébillon, les *Mille et un jours* de Pétis de la Croix, etc.)²³, a continué d'alimenter toute une veine orientaliste exotisante, y compris au XIX^e siècle. « Hhachish Indi », à l'évidence, en fait partie, même s'il ne se réduit pas à cette dimension. Dès la première page de ce poème apparaît un « Génie », personnage qui renvoie immédiatement aux contes « arabes » (en réalité d'origine indienne et persane) : « Voilà que mes yeux se ferment ; le Génie enduit chacun de mes cils d'une matière lourde, gluante, et mon regard est scellé²⁴ », écrit Urbain, donnant ainsi un cadre et une crédibilité aux *visions* du consommateur de hachisch.

Urbain a-t-il pu lire l'« Histoire du mangeur de hachisch », qui figure à la 143^e Nuit, et qui raconte le rêve érotique d'un baigneur ayant consommé du « chanvre indien²⁵ » au hammam ? C'est très peu probable, car cette histoire, qui se trouve dans le manuscrit dit de Boulaq, publié en arabe en 1835 (donc après la rédaction de « Hhachish Indi »), ne figure pas dans la traduction donnée par Galland des *Mille et une Nuits* – la seule, au début du XIX^e siècle, qui fût accessible à un lecteur français. En revanche, Urbain a lu – il y fait explicitement allusion dans « Hhachish Indi » – l'« Histoire de Camaralzaman, prince de l'Île des enfants de Khaledan, et de Badoure, princesse de la Chine²⁶ ». Ce conte célèbre les amours de Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, et de Badoure, fille de l'empereur de Chine. Au départ, aucun de ces deux êtres d'exception, d'une grande beauté, ne veut se marier. Les prétendants sont tous refusés, jusqu'au jour où un génie bienfaisant transporte la princesse Badoure dans la chambre du prince Camaralzaman. Ils passent ensemble une nuit enflammée, échangent leur bague, mais se retrouvent séparés le lendemain, Badoure ayant été

²¹ « Moi, le corps penché en avant, hors du lit, je l'attendais... / Elle est venue... Je l'ai prise, enlevée, couchée ; je l'ai serrée dans mes bras, je l'ai prise, enlevée, couchée ; je l'ai serrée dans mes bras, je l'ai caressée, je l'ai baisée sur le front, sur les yeux, sur la bouche, entre ses deux tétons, partout ! » (Urbain, « Exaltation », dans *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 287).

²² Cette conversion à l'islam, qui eut lieu en mai 1835, est racontée par Urbain dans son *Voyage d'Orient* (*op. cit.*, p. 90 et suiv.), ainsi que dans des *Notes autobiographiques* (1871) publiées par Anne Levallois, *Les Écrits autobiographiques d'Ismaïl Urbain. Homme de couleur, saint-simonien et musulman (1812-1884)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005, p. 34-35. Voir par ailleurs, ici même, la contribution de Philippe Régnier sur la conversion d'Urbain à l'islam.

²³ Voir Georges May, *Les « Mille et une nuits » d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible*, Paris, PUF, 1986, et Jean-Paul Sermain, *Les Mille et une nuits entre Orient et Occident*, Paris, Desjonquères, 2009.

²⁴ Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 273.

²⁵ On peut lire « L'Histoire du mangeur de hachisch » dans la traduction des *Mille et une Nuits* procurée par André Miquel et Jamel Eddine Bencheikh, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I (2005), p. 675-676 ; voir également la notice de J. Eddine Bencheikh sur le conte du roi an-Numan, p. 1186 et suiv.

²⁶ Conte traduit par Antoine Galland, *Les Mille et une Nuits*, éd. Gaston Picard, Paris, Garnier, 1960, t. I, p. 467-572.

rapatriée dans sa Chine natale. Les deux héros languissent de chagrin, jusqu'au jour où ils peuvent se retrouver et convaincre leur entourage de la réalité de leur amour.

Cette histoire d'amour fou entre un prince arabe et une princesse d'Extrême-Orient, Urbain la transpose, dans le contexte égyptien, à un « je » tout désireux d'un mariage avec une épouse orientale idéalisée :

Voici le Génie maître de ces lieux qui vient faire honneur à ses amis.[...] – Si j'étais ce Génie, je voudrais regarder un peu en bas, pour voir la terre et les hommes ; je voudrais que les oiseaux me chantassent la beauté de Badoure, et que les vents m'apportassent le doux parfum de sa toilette, lorsque le jour de ses noces, elle eut changé de parure pour la septième fois²⁷.

Avant même son mariage avec une toute jeune Algérienne, en 1840²⁸, c'est donc le rêve d'une union avec une Orientale qu'Urbain célèbre en s'appuyant tout à la fois sur l'intertexte des *Mille et une Nuits* et sur la caution libératoire du hachisch. Si le début du poème, avec le premier état d'assoupissement du sujet, laisse percer une certaine angoisse sur laquelle on reviendra, celle-ci est rapidement dépassée par l'évocation euphorique d'une sorte de paradis féminin où le poète parvient, tel l'initié nervalien²⁹, grâce à un long trajet en barque sur le Nil³⁰. Le « lieu » décrit est en fait un non-lieu, une *utopie* du bonheur des sens où l'Orient apparaît comme un anti-Occident. Alors que la France de Louis-Philippe avait mis un terme à l'expérience libertaire des saint-simoniens, accusés notamment, à juste titre, d'ailleurs, de mettre en cause le mariage chrétien, fondement de l'ordre bourgeois, le rêve des unions libres renaissait en Égypte, laquelle fut d'ailleurs si souvent fantasmée par les peintres orientalistes³¹ comme par les écrivains et voyageurs de l'époque romantique³². Nous sommes donc dans un Orient largement érotisé, mais qui n'est pas pour autant réductible au « discours orientaliste » dénoncé naguère par Edward Said – un discours qui insistait sur la représentation de l'Orient comme sujet *passif* de l'Histoire³³. Or Urbain, lui, fait du haschich et de sa consommation un acte de libération, voire une manière, pour les Orientaux eux-mêmes, d'échapper au *fatalisme* qu'il considère comme l'un des traits dominants de la religion musulmane³⁴.

Pour revenir à « Hhachish Indi », de nombreux oiseaux accompagnent le « Génie amoureux³⁵ » auquel le poète s'identifie : oiseau-mouche, oiseau de Paradis, colibri, bengali – sans parler du « Roi aux plumes colossales » qui fait de l'ombre à ce « nuage d'harmonie³⁶ ». On est ici dans un Orient imaginaire, apparemment spiritualisé, mais en réalité tout bruisant

²⁷ Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 276-277.

²⁸ Voir Michel Levallois, *Ismaÿl Urbain, une autre conquête de l'Algérie*, *op. cit.*, p. 210 et suiv.

²⁹ Voir Gérard de Nerval, *Voyage en Orient* (1851), « Les épreuves » : « Une cange le [l'initié aux mystères d'Isis] recevait toujours endormi et le transportait dans cette province du Fayoum, oasis délicieuse, qui, aujourd'hui encore, est le pays des roses » (*Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 393). Rappelons que le hachisch apparaît explicitement comme thème du premier chapitre de l'« Histoire du calife Hakem », dans le *Voyage en Orient*, et que Nerval faisait partie de ceux qui se réunissaient à l'hôtel Pimodan pour consommer du hachisch, sous la surveillance de Moreau de Tours.

³⁰ « La cange aborde.[...] Ceci est un des quatre coins du paradis ; car il n'y a rien au monde de plus beau que l'Égypte, et il n'y a rien au monde de plus frais, de plus délicieux que l'île de Rhodda où les femmes viennent manger sur l'herbe... » (Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 276).

³¹ Voir Azza Heikal, *L'Égypte illustrée par les peintres du XIX^e siècle*, Le Caire, Max Group, 2000.

³² Voir Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004.

³³ Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980 (rééd. 2005).

³⁴ C'est la thèse qu'il développe dans son article « L'opium et le hachich-Hindi », *Revue universelle*, *op. cit.*, p. 34-36. Stigmatisant le « fatalisme » des musulmans, Urbain n'échappe évidemment pas à une stéréotypie qui, sur ce plan-là, reste compatible avec le discours orientaliste essentialisant critiqué à juste titre par Said.

³⁵ Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 277.

³⁶ *Ibid.*, p. 276.

de sensualité. « L'air est plein d'enivrement », comme l'écrit Urbain³⁷. Laissant libre cours à l'expression de son désir, le poète se rêve en détenteur d'un harem, promesse d'une sexualité démultipliée :

Si j'étais fiancé à Nefyssah, j'aimerais entendre cette musique le soir, lorsque je pénétrerais dans la chambre où m'attendrait mon épouse amoureuse, environnée d'obscurité pour vaincre sa pudeur.

J'aimerais à caresser ma belle Fatmah, couchée sur un divan fait de cachemire. [...] ³⁸.

Mais l'Orient d'Urbain, certes hypersexualisé, ne fait-il que porter à son point culminant la tradition littéraire orientalisante issue des *Mille et une Nuits*? Tout en s'inscrivant clairement dans cette veine, le jeune poète cherche aussi à se faire un nom. Il lui faut aussi se *situer* dans le champ littéraire, et, pour ce faire, il a bien conscience qu'il doit non seulement s'appuyer sur ses prédécesseurs, mais aussi tenter de s'en distinguer.

Devenir auteur

Ismayl Urbain veut, écrit-il à la fin de « Hhachish Indi », « faire brûler de dépit les *Mille et une Nuits* de M. Galland³⁹ ». Autrement dit, si les contes arabes restent une référence incontournable, il s'agit en même temps de faire autre chose, et peut-être mieux que le modèle classique invoqué. D'ailleurs, en choisissant de s'exprimer sous forme poétique dans un genre où peut se dire le *je* lyrique, le jeune poète saint-simonien s'insère aussi dans le contexte romantique de son temps. S'il emploie à plusieurs reprises des vers de Hugo dans ses épigraphes, c'est bien qu'il a choisi son camp, dans le combat que la jeune école mène contre les tenants du classicisme. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que plusieurs poèmes des *Orientales* (1829) soient cités par Urbain (ainsi « Les Fantômes », « La Captive », « Lazzara »)⁴⁰. Le plus célèbre recueil de poèmes orientalistes du XIX^e siècle, dont la préface valait en même temps comme un manifeste exaltant la liberté du poète (« tout est sujet ; tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie⁴¹ »), est par ailleurs présent, implicitement, à l'intérieur même de « Hhachish Indi ». Voici la première hallucination, celle où le rêveur angoissé entend le cliquetis des armes, dont le caractère destructeur évoque irrésistiblement, pour le lecteur, l'essaim des djinns persécuteurs dans le fameux poème de Hugo qui porte leur nom :

Je vois des armées qui se choquent épouvantablement ; j'entends l'horrible hurlement du carnage ; j'entends l'effroyable vacarme de ces machines que fatiguent les vapeurs condensées ; un torrent qui se dégage avec fracas dans un profond et vaste souterrain... Fêtes étourdissantes ! Foules murmurantes ! Canailles en sédition !... Ils s'en vont... Ce n'est plus qu'un bruit de ville qui s'endort, une cohue d'incendie au loin dans la nuit ; le pas sourd d'une patrouille qui meurt sur le pavé... Ce n'est plus rien !⁴²

L'intertexte hugolien a ici une double fonction. Il permet d'abord à Urbain, sur un plan métatextuel, de tenter de se situer à *la hauteur* de celui qui se présente comme le porte-parole du romantisme. Mais il permet aussi au jeune poète saint-simonien, révérence faite à Hugo, de préciser sa propre démarche, qui consiste d'abord à exalter la passion amoureuse. En ce sens, il ne faut sans doute pas lire « Hhachish Indi » seulement comme la transcription immédiate

³⁷ *Ibid.* p. 277.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 278.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 220 (épigraphe à « La Lune »), p. 244 (épigraphe à « Sur le Nil »), p. 258 (épigraphe à « Marigo »).

⁴¹ Victor Hugo, *Les Orientales*, éd. Franck Laurent, Paris, LGF, « Le Livre de poche classique », 2000, p. 47.

⁴² Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 273-274.

d'une expérience de la drogue, mais aussi, dans l'esprit saint-simonien, comme une tentative *littéraire* pour célébrer le triomphe de l'amour sur la guerre entre Orient et Occident. On notera ainsi que le poème se termine par une seconde référence intertextuelle, qui renvoie cette fois-ci à un autre monstre sacré de la poésie romantique, à savoir Lamartine :

La poésie me berce de ses *harmonies* pour m'endormir et je vois dans mes songes des soleils d'or, des dromadaires bien équipés pour le voyage, des déserts aussi immenses que le ciel. Puis une mer, des navires. Puis des fêtes, avec des musiques délicieuses, puis un paradis ouvert, puis une femme arabe avec laquelle je mange du Hhachis Indi...⁴³

L'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses* (1830) avait rencontré à Smyrne, au retour de son voyage en Orient, une petite délégation saint-simonienne ; tout en marquant une certaine distance critique à son égard⁴⁴, il n'en avait pas moins célébré, en poète voyageur, le sentiment d'harmonie qu'il avait éprouvé lui-même à la vue de certains sites, par exemple dans la montagne du Liban ou sur les collines de Constantinople⁴⁵. Mais le sentiment de bonheur lamartinien reste très spiritualisé. Or, Urbain, lui, situe au contraire l'idéal sur terre, avec les femmes d'Orient, en particulier les Noires, dont il a célébré la beauté dans un poème inspiré du *Cantique des cantiques*⁴⁶. Au-delà d'un simple désir de jouissance personnelle, sa quête d'un monde harmonieux et pacifié, fondé sur l'amour réciproque, traduit aussi, en termes poétiques, le grand rêve réconciliateur des saint-simoniens. C'est en tout cas une lecture possible de « Hhachish Indi », qui se termine par l'évocation d'un bonheur partagé, dans le paradis du hachisch, entre homme et femme, entre Blancs et Noirs, entre Occident et Orient.

Sans renier l'orientalisme sensuel venu des *Mille et une Nuits*, Urbain se veut un écrivain de son temps, désireux tout à la fois de se mesurer aux grands poètes romantiques et de produire un discours différent, en phase avec le fantasme unificateur de ceux qui, partis en Orient sous la houlette d'Émile Barrault, se nommaient les « Compagnons de la Femme ». « Ce que nous voulons, c'est la communion de l'Orient et de l'Occident », écrit Urbain dans son journal de voyage, au mois de mai 1835⁴⁷. La même année, Barrault publie, à la suite de son retour en France, *Occident et Orient*, où il répète inlassablement, avec quelques variantes stylistiques, son désir d'union des deux mondes – étant entendu, pour lui comme pour Enfantin, que l'Occident est toujours du côté du *mâle* (il incarne l'esprit et apporte l'industrie, le savoir, le mouvement, l'Histoire...), l'Orient représentant, quant à lui, le principe *féminin* (et, avec lui, le corps, la matière malléable, une certaine passivité...). On peut dès lors se

⁴³ *Ibid.*, p. 279 ; je souligne.

⁴⁴ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient* (1835), éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 516 et n. 564.

⁴⁵ Urbain s'est sans doute souvenu de certaines pages du *Voyage en Orient* lorsqu'il écrit, dans « L'opium et le hachich-hindi » : « Les Turcs, d'un caractère grave et réfléchi, qui regardent comme une félicité suprême de s'asseoir sous l'ombre épaisse d'un arbre, à côté d'un ruisseau murmure et devant les plus beaux sites, pour se livrer à de muettes contemplations, allant souvent jusqu'à l'extase [...] ; les Turcs, disions-nous, ont choisi l'opium avec ses tranquilles enivremens » (*Revue Universelle, op. cit.*, p. 36). Cf. Lamartine : « Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neiges des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple [les Turcs]. [...] S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là, passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman » (*op. cit.*, p. 575).

⁴⁶ « La Noire », dans Urbain, *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 205-206. Sur l'importance des origines familiales d'Urbain (petit-fils d'une esclave guyanaise) dans cet éloge précoce de la « négritude », voir la postface de Ph. Régnier au *Voyage d'Orient*, p. 358 et suiv. Sur la poésie amoureuse d'Urbain, voir notre contribution sur l'expérience saint-simonienne en Égypte dans *Le Livre des Égyptes*, Florence Quentin (dir.), Paris, Laffont, « Bouquins », 2014, p. 619-621.

⁴⁷ Urbain, *Voyage d'Orient, op. cit.*, p. 94.

demander, pour terminer, si l'on retrouve ce type d'oppositions binaires, essentialisantes, « orientalistes », dirait E. Said, chez Urbain poète. Il n'en est certainement pas indemne, par exemple dans un poème comme « Exaltation », où il se fait « l'apôtre de la chaire noire⁴⁸ ». En revanche, la grande originalité de « Hhachish Indi » est de mettre en scène la *désorientation du moi*⁴⁹, lequel accepte, sous l'effet de la drogue, de renoncer à ses prérogatives pour mieux suivre la « folâtre légion des désirs⁵⁰ ». Acceptant de suivre le Génie ailé, le poète jouit en même temps d'être entraîné dans le « tourbillon de fleurs⁵¹ » qui enlace la fée orientale. Ce « carrousel⁵² » est bien sûr la condition même de l'union rêvée, celle qui permet tout à la fois l'expression d'une parole désorientée et l'abandon de celle-ci à la voix de l'être aimé :

Voici les harpes et les luths qui accompagnent le chant des femmes, écoutez ma musique sacramentelle, *mon air arabe* que chante mon épouse couverte d'une longue dentelle noire⁵³.

Le chant est ici – qui s'en étonnera – ce qui donne toute sa profondeur à la notion d'*harmonie* que réactive le poète à la fin de « Hhachish Indi ». Entre le corps et l'esprit, ou, plus exactement, circulant de l'un à l'autre, la voix vivante se donne en partage, au-delà de toutes les barrières linguistiques, culturelles ou religieuses. Du coup, Urbain a peut-être pressenti ce paradoxe, très moderne : *prendre* la parole, c'est aussi la *perdre*. On pense à l'admirable poème de Michaux, « Paix dans les brisements » (1959), qui, lui aussi, célébrait, mais sous l'effet de la mescaline, « un désir d'union⁵⁴ ».

« Hhachish Indi » : dire l'Orient, se dire en Orient, être dit par l'Orient. Urbain fut un expérimentateur du réel, de la conscience, et de la lettre. En ce sens, sa poésie mérite d'être redécouverte.

⁴⁸ Urbain, « Exaltation », dans *ibid.*, p. 286.

⁴⁹ Nous rejoignons ici les propositions de Jean-Pierre Dubost et Axel Gasquet dans leur introduction à *Les Orientés désorientés. Déconstruire l'orientalisme*, Paris, Kimé, 2013.

⁵⁰ Urbain, « Hhachish Indi », *op. cit.*, p. 275.

⁵¹ *Ibid.*, p. 277.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.* ; je souligne.

⁵⁴ Henri Michaux, *L'Espace du dedans*, Paris, Gallimard, 1966, p. 364.